

était difficile de le faire sortir de ses méditations et encore plus de saisir l'exposé de ses plans. Dans ces moments il étalait ses pensées avec rapidité et telles qu'elles se précipitaient hors de son cerveau. Comme elles étaient nombreuses, qu'elles n'étaient bien enchaînées que dans sa tête, qu'il ne prenait point le temps de s'expliquer suffisamment, il nous entraînait à sa suite, sans que nous pussions savoir où nous allions aboutir. -

Cet amour de la patrie était généreux. Oh ! il est bien facile sur un *husting*, à la tribune, dans une chaire ou dans son fauteuil éditorial de faire du patriotisme ! Montés sur un piédestal, au bruit des battements de mains et des hurrahs, pourvu que nous ayons un beau verbe ou une bonne plume, il ne nous en coûte guère de sauver plusieurs fois la patrie en vingt-quatre heures et d'aller ensuite recevoir des félicitations, prendre part à un banquet ou se reposer tranquillement. Mais la patrie en fera-t-elle pour cela un pas de plus dans la voie du progrès ?

Ce qui est difficile et demande un grand cœur, c'est la générosité permanente et sans hésitation ; c'est se gêner, sacrifier ses biens, ses aises, ses penchants, immoler quelquefois ses sympathies, même ses opinions, mais non ses convictions. N'est-ce pas là peindre le curé Labelle sur le champ de bataille pendant vingt-cinq ans ?

Sa fortune, ou celle de sa mère, il l'a jetée à ses compatriotes ; son temps, il l'a dépensé pour eux. Après avoir donné son bien, ne s'est-il pas donné lui-même tout entier, ses pensées, ses sentiments, ses actions et j'ajouterai son corps, son âme, sa vie ?

* *
*

Il a aimé sa patrie, tous ses compatriotes ; son cœur était vaste comme notre pays, profond comme nos lacs. Mais son affection particulière, si vous le préférez, sa tendresse, il la réservait pour son Nord, pour ces colons qu'il avait disséminés jusque sur les bords de la Lièvre. Mieux on connaît une chose bonne, plus on